Document generated on 04/18/2024 9:15 a.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Borduas et la nostalgie des « aventuriers de l'absolu »

L'art vivant. Autour de Paul-Émile Borduas, de Jean-Philippe Warren, Boréal, 220 p.

Gilles Lapointe

Number 239, Winter 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/65852ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lapointe, G. (2012). Review of [Borduas et la nostalgie des « aventuriers de l'absolu » / *L'art vivant. Autour de Paul-Émile Borduas,* de Jean-Philippe Warren, Boréal, 220 p.] *Spirale*, (239), 12–14.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Borduas et la nostalgie des « aventuriers de l'absolu »

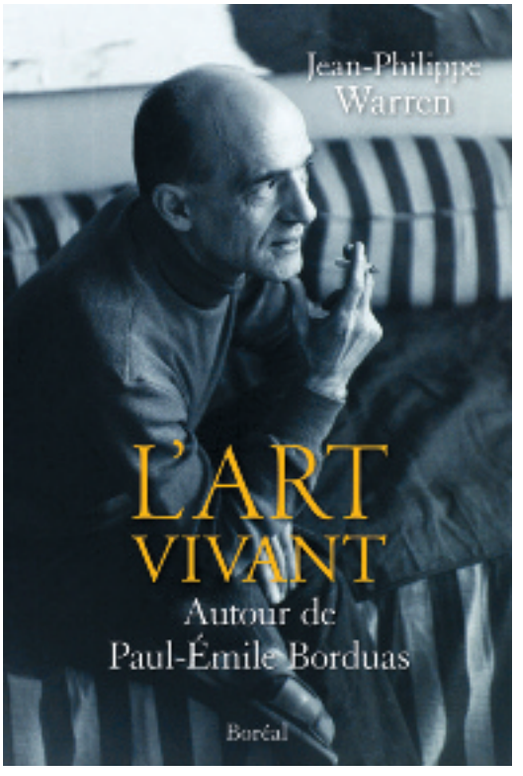
PAR GILLES LAPOINTE

L'ART VIVANT. Autour de Paul-Émile Borduas
de Jean-Philippe Warren
Boréal, 220 p

Après la thèse remarquée de Louise Fournel, « Création picturale et expérience du sacré chez Paul-Émile Borduas » (1987), et la lecture décapante de Michel Biron, qui a reconnu dans la rhétorique de *Refus global* « *le plus violent sermon de la littérature québécoise*[1] », voici qu'apparaît l'essai ambitieux de Jean-Philippe Warren sur les rapports du père de l'automatisme avec le milieu des intellectuels catholiques qui l'a formé. S'intéressant au déploiement de la pensée et à l'évolution des idées du peintre, mais aussi, plus largement, aux origines catholiques de la Révolution tranquille, l'auteur cherche à éclairer le contexte de l'acceptation de l'art abstrait au Québec. Non seulement Borduas n'aurait-il pas été en rupture complète avec les penseurs catholiques de sa génération, mais le dialogue qu'il a entretenu avec certains de ces intellectuels aurait contribué à développer et à affiner sa compréhension de l'art moderne. Cette évolution de la conscience esthétique de l'artiste, qui repose sur une crise des valeurs et une inquiétude spirituelle, devrait beaucoup en particulier au personnalisme chrétien, un courant philosophique issu de l'Hexagone qui capte l'attention des penseurs progressistes de la communauté catholique canadienne-française dans les années 1940.

L'*AGGIORNAMENTO* CATHOLIQUE

Vu l'ampleur des travaux d'exégèse menés depuis longtemps autour de Borduas, *Refus global* et l'automatisme en général, il serait exagéré de prétendre que le portrait que trace Warren du personnalisme et du milieu catholique progressiste dans lequel évolue Borduas représente une donnée radicalement nouvelle. Dans le passé, plusieurs essayistes et historiens d'art ont en effet mis en lumière, sous une forme ou sous une autre, le rôle joué par les chrétiens progressistes et les personnalistes dans la formation intellectuelle de Borduas. Les silhouettes familières de Marie-Alain Couturier, de Jacques Maritain, de François Hertel, de Henri Laugier, du Père Régis, du frère Jérôme, de Robert Élie, se détachaient déjà nettement sur la scène culturelle de l'époque. La nouveauté et l'intérêt bien réel du livre de Warren réside surtout selon moi dans l'approfondissement critique qui accompagne le rôle qu'il fait tenir à certains de ces penseurs dans la formation intellectuelle de Borduas. Alors que trop de commentateurs pressés se contentent d'articuler leur réflexion autour d'un balayage en surface des sources déjà connues, Jean-Philippe Warren se livre ici à un véritable travail d'enquête, mettant à profit des documents encore inédits et riches d'enseignement provenant de fonds d'archives tels que la collection Couturier de l'Université Yale, ou encore le fonds André Breton de la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet à Paris. Tirant aussi avantage des travaux récents de collègues chercheurs, il appuie sa relecture sur un appareil critique nourri par une lecture attentive des discours critiques. L'utilisation



qu'il fait à cet égard des avant-textes tirés de l'édition critique des *Écrits* de Borduas, le savant montage de citations autour duquel il organise sa démonstration, dénotent un patient déchiffrage du corpus critique et du récit historiographique qui se sont constitués autour du père de l'automatisme. Le sujet est délicat, voire complexe, et Jean-Philippe Warren sait mieux que personne qu'on ne touche pas impunément à cette icône de la modernité québécoise. C'est donc formidablement armé en guerre que le chercheur s'applique à remodeler nos perceptions sur les années de formation de Borduas.

Non seulement Borduas n'aurait-il pas été en rupture complète avec les penseurs catholiques de sa génération, mais le dialogue qu'il a entretenu avec certains de ces intellectuels aurait contribué à développer et à affiner sa compréhension de l'art moderne.

LE PROGRESSISME CATHOLIQUE EN ART

Dans un premier temps, Warren ne tente pas de sauver ce qui ne peut l'être et il met lui-même en relief le goût douteux de la plupart des membres des communautés religieuses, qui ne dépassait guère « *les anges aux joues roses et les sacré-cœurs sanguinolents de la tradition italianisante* », donnant raison à Jacques de Tonnancour lorsque ce dernier qualifie rageusement l'École des beaux-arts de Montréal d'« *incubateur de poulets débiles* ». Warren rappelle que l'art de Borduas ne peut être interprété autrement que comme une condamnation sans appel du clérico-nationalisme. Postulant cependant un détachement de plus en plus grand de l'artiste envers l'objet, il en vient rapidement à interpréter ce dépouillement comme la voie royale vers le spirituel et à soupeser les conséquences de la rencontre entre art sacré et art abstrait, automatisme et mystique catholique. L'auteur sait trop bien les chausse-trapes qui guettent la lecture historique et prévient son lecteur qu'il faut se garder de lire à la lettre la discursivité critique toujours prompte aux jugements à l'emporte-pièce. Malgré cet appel à la prudence, le propos de Jean-Philippe Warren, comme on le verra, n'échappe pas, sous le couvert d'une réhabilitation de la pensée catholique, à une certaine dérive herméneutique.

MARIE-ALAIN COUTURIER ET L'ART PROFANE

Il faut savoir gré à Jean-Philippe Warren de donner une large place à Marie-Alain Couturier, dont il souligne la modernité et la grande ouverture d'esprit. Entre les années 1940 et 1945, cet illustre défenseur de « *l'art vivant* » bouscule un nombre significatif de « *prémisses esthétiques et religieuses* » au Québec, dont celle d'une distinction nette entre art profane et art sacré. N'est vivante et n'existe en effet à ses yeux que la peinture moderne. Comme l'écrit Warren, « *Couturier réalisait que la beauté des œuvres n'avait cure de la morale et des sollicitations du catéchisme* ». Si le Père Couturier appartient à ces témoins sincères qui critiquent de l'intérieur le christianisme pour en dénoncer l'enseignement routinier et l'influence néfaste de la morale sur la production artistique de l'Église, il apparaît cependant excessif de percevoir le jugement parfois réservé du prélat sur l'Église de Rome comme un « *anticléricalisme de l'intérieur* ». Certes, si Couturier a critiqué ouvertement au Québec une pratique religieuse devenue de façade, c'était non pas pour s'employer à l'abolition de la religion mais bien pour renouer avec une « *authentique religion chrétienne* ». En accord avec la pensée de l'écrivain Robert Élie, ce sont d'ailleurs de tels glissements sémantiques qui amènent progressivement Warren à postuler l'existence, au nom du personnalisme, « *d'une réciprocité parfaite entre la recherche esthétique et l'aventure de la foi* ». Bien des déclarations de Borduas et de Claude Gauvreau pourraient être citées ici pour infirmer cette hypothèse hasardeuse. L'analyse de Warren se fait cependant un temps un peu plus convaincante lorsqu'il démontre comment François Hertel et Borduas empruntent leur conception du monisme athée à Henri Bergson et à son livre, *L'évolution créatrice*. C'est parce que l'œuvre de Borduas se présente comme une quête d'absolu que celle-ci a pu être aussi aisément récupérée par la pensée catholique de son temps, estime Warren. Mais est-ce bien le cas ? Borduas est-il véritablement ce « *saint laïc* » entrevu par Pierre Vadeboncoeur ? En peignant ses tableaux, Borduas cherchait-il, ainsi que le prétend Vadeboncoeur, à donner « *des images de dieu*[2] » ? Le « *témoignage sacré* » de Borduas sur la condition humaine, en empruntant à la création, est-il véritablement un appel à la transcendance de l'esprit ? Contrairement à l'auteur, nous ne croyons pas que Borduas ait cherché dans l'Église catholique un « *refuge spirituel* » ni que privé d'un tel refuge « *il ait fini par jeter dans ses toiles le débordement d'absolu qu'il ne pouvait contenir* ».

PLONGEON DANS LA NUIT NOIRE DE L'ÊTRE

Dans la troisième partie (au titre bien mal trouvé, « La charge du peintre épormyable »), consacrée aux principes pédagogiques et aux dessins d'enfants, le discours de l'essayiste se fait plus malaisé et convenu : le lecteur ne tire en effet rien de bien neuf de cette opposition entre les « *chantres du surréalisme* » et les partisans des beaux-arts (pourquoi cette insistance sur la pédagogie novatrice de Borduas, un sujet déjà largement ressassé par la critique ?). On remarque aussi que lorsque Warren touche au domaine de l'histoire de l'art proprement dit, certaines de ses lectures trop rapides sont lacunaires ou fautives : par exemple,

derrière « *ce dessinateur exemplaire, capable de reproduire dans les moindres détails les objets les plus divers* », l'auteur ne parvient pas à reconnaître Riopelle, malgré les preuves convaincantes fournies à ce sujet à maintes reprises par François-Marc Gagnon. De même, où l'essayiste a-t-il lu que le groupe des automatistes a exposé collectivement à la galerie Maeght en 1947 ? Et comment le lecteur pourrait-il réprimer un haussement de sourcils lorsque, pour démontrer que les signataires de *Refus global* formaient un groupe uni, les membres ayant développé des rapports personnels privilégiés, il rapporte comiquement que « *Bruno Cormier épousa Jeanne Renaud* » ? Dans un registre non moins trompeur, le lecteur peut difficilement accorder créance aux déclarations provocatrices et biscornues du père Pomeler, rapportées par Jean-Philippe Warren, un jeune Dominicain qui, en 1952, aurait exprimé son regret à « *Monsieur [Borduas], de n'être point curé et de n'avoir point de paroisse à bâtir — je vous aurais confié de suite,* aurait même affirmé le prélat exalté, *les verrières ou les parois de mon église* ». Le cynisme ou de la tartuferie est de mise lorsque ce même Pomeler loue ensuite Borduas d'avoir fait progresser la peinture « *d'un pas dans son propre mystère* » et avoir ainsi « *contribué au rayonnement de la foi en son pays* ».

Outre ces égarements évidents, si on reprend les choses de façon plus large, on peut se demander s'il était nécessaire d'emprunter quelques éclats de lumière anarchiste à l'aura de Borduas pour redorer l'image ternie de ces penseurs catholiques. Alors que certains lecteurs agacés seront rapidement tentés de taxer de « révisionnisme » cette relecture de l'histoire par Warren, d'autres, dont je suis, tout en reconnaissant l'apport de ce livre érudit, ne pourront toutefois s'empêcher d'en interroger les visées. Il me semble en effet encore bien hasardeux d'affirmer, comme le prétend l'auteur, qu'un « *bouleversement dans l'expression de la foi* » ait réuni les artistes d'avant-garde et les penseurs catholiques. Le rejet entier et brutal des idéologies cléricales dominantes par Borduas lors de la publication de *Refus global* n'est pas la conséquence du discours d'un petit groupe de penseurs catholiques désireux de « *décloisonner une religion devenue trop rigide* ». Warren a beau jeu aujourd'hui de découvrir chez ces croyants les « *prémisses d'une contestation globale des traditions* ».

Même si, comme l'explique en introduction l'auteur, le but de son ouvrage « n'est donc pas de faire croire que les automatistes étaient des chrétiens sans le savoir et que leurs œuvres recèlent une prière inconsciente », Warren ne parvient pas à convaincre de l'existence d'une aire intellectuelle commune entre la pensée des penseurs catholiques progressistes et les peintres de l'avant-garde automatiste…

LES ALÉAS D'UNE ÉDITION

La superbe image de Borduas, captée par Philip Pocock à Paris en 1957, et reproduite en couverture, est donc un peu en porte-à-faux par rapport à la période de formation de l'artiste (qui appartient, comme on le sait, aux années trente et quarante). Il faut d'ailleurs déplorer que ce livre, apparemment trop vite sorti des presses et dont les pages « *se détachent comme tombent les feuilles en automne*[3] », ait aussi été privé de la bibliographie qu'il mérite (le lecteur ici est simplement renvoyé au site web du catalogue raisonné de Paul-Émile Borduas mis en ligne par François-Marc Gagnon). On s'insurge contre cette fâcheuse tendance de certains éditeurs québécois à dépouiller désormais les livres d'un appareil critique complet. De crainte d'effaroucher, par trop d'esprit de sérieux (ou pire, universitaire !), les clientèles captives des cégeps, on préfère aligner sur les rayons des éditions médiocres ou bâclées. L'édition courante de *Refus global* publiée en 2010 par le groupe livre Quebecor Media représente à cet égard, avec sa typographie boursouflée (sommes-nous devenus collectivement aveugles ?), son introduction anonyme, sa présentation incorrecte des signataires de *Refus global*, extraites de sites web (douteux), le plus éloquent (et atroce) exemple dans le domaine.

Même si, comme l'explique en introduction l'auteur, le but de son ouvrage « *n'est donc pas de faire croire que les automatistes étaient des chrétiens sans le savoir et que leurs œuvres recèlent une prière inconsciente* », Warren ne parvient pas à convaincre de l'existence d'une aire intellectuelle commune entre la pensée des penseurs catholiques progressistes et les peintres de l'avant-garde automatiste. Ces jeunes artistes athées prirent rapidement leur distance avec le discours catholique. D'ailleurs, la « conversion » des critiques d'art catholiques à l'art abstrait fut beaucoup plus tardive et lente que ne le prétend ici Jean-Philippe Warren. En définitive, rien ne nous invite à reconnaître en Borduas le fils nostalgique de ces « *aventuriers de l'absolu* ».

1. Michel Biron, « Distances du poème : Gilles Hénault et *Refus global* », *Études françaises*, « L'automatisme en mouvement », vol. 34, n[os] 2-3, automne-hiver 1998, p. 121-122.
2. La note 147, qui aurait permis d'identifier la source, est manquante dans le livre de Jean-Philippe Warren.
3. Louis Cornellier, « Borduas avant Borduas », *Le Devoir*, 9 octobre 2011, p. F-1.